

PRIX LITTÉRAIRE
GASTON WELTER
2018



CONCOURS DE NOUVELLES À THÈMES LIBRES

Sommaire

| | |
|------------------------------------------------------|----|
| Le mot du Maire | 05 |
| Le mot de la Présidente | 07 |
| Palmarès 2018 | 09 |
| Prix Gaston Welter : "La trace" | 13 |
| 1 ^{er} Prix d'honneur : "Assiette anglaise" | 17 |
| 2 ^{ème} Prix d'honneur : "La Mongole fière" | 21 |
| Règlement Général | 25 |

Le comité de lecture :

Sylvie JUNG, Présidente du comité de lecture

Michèle WELTER, Présidente honoraire

Anne CROCITTI, Adjointe au Maire chargée de la culture

Jérôme CARRY

Jean-François COUROUVE

Françoise DOUXCHAMPS

Marie GIACOMELLI

Marie-France KREBS

Sylvie LATASSA

Christian MARCHIONNI

Christelle MONNOT

Président honoraire :

Roger TERRE

Le mot du Maire

Le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre...

A Talange le 5^{ème} élément de toute évidence c'est la Culture...

Avec l'ensemble de nos partenaires institutionnels et associatifs, nous nous efforçons de développer une ambition culturelle particulièrement orientée sur la connaissance et la rencontre avec les autres cultures.

La diversité, qui est la richesse de l'Humanité, est aussi un enjeu pour son avenir.

C'est ainsi que nous mettons en œuvre un certain nombre d'actions, comme par exemple :

- le cycle annuel d'ateliers et de résidences artistiques destiné à la jeunesse, soutenu par le Ministère de la Culture et le Ministère de l'Education Nationale,

- la saison Jeune Public PataTram33 qui est une programmation intergénérationnelle,

- le Festival Hommes et Usines, festival de la diversité culturelle qui questionne l'actualité, le monde du travail, les phénomènes de migrations par des débats, des conférences et des spectacles vivants.

C'est d'ailleurs dans le cadre de ce Festival Hommes et Usines que s'inscrit le Prix de la Nouvelle Gaston-Welter créé en 1989, et qui attire de nombreux écrivains de langue française.

Convaincue que l'ouverture aux autres prend tout son sens dans une perspective de développement de l'esprit critique et de la création, la Municipalité de Talange a donc initié et continue à encourager des actions comme le Prix de la Nouvelle.

En effet, la Ville est l'espace de vie au quotidien et de démocratie au plus près des gens.

Que serait la démocratie sans la liberté de créer et de s'exprimer ?

Que resterait-il d'une société dans laquelle l'homme n'aurait pas d'autre intérêt que celui d'être un facteur de production – toujours trop cher – ou un agent de consommation – jamais assez flatté ? -

Que deviendrait l'Humanité sans l'esprit critique, énergie unique pour la faire progresser ?

Et qui mieux qu'un artiste ou qu'un auteur peut montrer le chemin de la création entre l'homme producteur et l'homme consommateur ?

Où, ailleurs que dans le domaine culturel et artistique, peut-on le mieux espérer un véritable développement de l'esprit critique et donc de la citoyenneté ?

La tâche est immense.

C'est avec beaucoup de modestie qu'il faut œuvrer, mais c'est avec détermination que notre Ville s'y engage.

Patrick ABATE

Maire de Talange,

Vice-Président de la Communauté de Communes Rives de Moselle

Ancien Sénateur de Moselle

Le mot de la Présidente

Pour cette 29^{ème} édition du Prix de la Nouvelle Gaston Welter de la Ville de Talange, 145 auteurs nous ont adressé 198 textes. Chaque membre du jury les a lus puis évalués selon les critères plus ou moins objectifs que sont le style, l'originalité, la cohérence du récit, mais aussi suivant une considération plus subjective, l' "Affectif", "J'aime... plus ou moins". En suivant toujours cette manière de procéder, lecture, évaluation, échanges, nous sommes arrivés collectivement à retenir une première puis seconde et enfin une troisième sélection pour obtenir un palmarès de trois textes auquel exceptionnellement, cette année, nous avons adjoint une quatrième nouvelle, coup de cœur du jury pour ses éminentes qualités littéraires.

Du temps s'est donc écoulé entre la réception des nouvelles au 29 juin 2018 et la cérémonie de remise des prix qu'accompagne la publication de cette brochure en mai 2019.

Plus de dix mois qui permettent de dépasser la simple analyse individuelle de la qualité des textes pour approcher, dans une synthèse globale l'originalité du Prix 2018.

Depuis la création du Prix, chaque palmarès semble souvent, en effet, le reflet de problématiques contemporaines. Les affres de l'immigration, de l'exclusion sociale ont laissé la place en 2017 à la nécessaire prise de conscience écologique des dégradations de notre environnement, à la mise en lumière de la précarité sociale et des difficultés liées à la maladie. A travers la juxtaposition de thèmes s'ébauche alors l'esquisse d'une représentation du monde de 2017 à laquelle ont collaboré auteurs et lecteurs du Prix Gaston Welter.

Cette année 2018 s'avère encore plus surprenante.

Le concours Gaston Welter est libre, sans thème imposé. Il permet donc à chaque auteur de s'exprimer dans sa singularité.

Multiplécité des sujets choisis, traitement des nouvelles dans des sous-genres aussi divers que la science-fiction, le polar, la comédie... choix d'un style poétique, orné, épistolaire..., ce foisonnement monstrueux s'offre à la lecture d'un jury qui lui-même n'est pas une entité monolithique puisque tous ses membres sont d'âges, de sexes, de catégories socioprofessionnelles, de sensibilités diverses. Ces différentes variables auraient dû aboutir à un palmarès ouvert.

Mais la sélection 2018 est plus qu'une liste de thèmes contemporains sans liens :

- Violence sexuelle à l'encontre d'une femme et résilience
- Misère sexuelle et affective d'une jeune femme
- Rééducation du regard masculin et revendication d'autres canons féminins de beauté
- Oppression familiale archaïque à l'égard d'une jeune fille

Tous ces sujets s'ajoutent et se résolvent dans le questionnement essentiel de la condition féminine dans le monde actuel.

Les questions de harcèlement et de souffrance féminine, de revendication égalitaire, de recherche d'un mode de communication respectueux et serein entre les sexes sont devenus des sujets récurrents de ce premier semestre 2018, depuis l'amorce en 2017 des mouvements contre les violences sexuelles et sexistes par la reprise du hashtag #metoo aux Etats Unis et son extension dans le monde et en France avec le hashtag #balancetonporc.

Plus que le choix de beaux objets littéraires, plus qu'un instantané qui témoigne des femmes en 2018, le palmarès devient alors manifestation d'une profonde aspiration sociale à améliorer les rapports hommes femmes.

« ...la beauté littéraire n'existe jamais dans le vide mais dans la défense des valeurs humaines » Alaa El Aswany dans le texte inédit *Pourquoi j'écris*

Et déjà notre soif de découvertes s'impatiente des révélations des crûs à venir.

Sylvie JUNG

Palmarès 2018

Prix Gaston Welter :

"La trace"

Alexandra Estiot (Paris - 75)

1^{er} Prix d'honneur :

"Assiette anglaise"

Roland Goeller (Bègles - 33)

2^{ème} Prix d'honneur :

"La Mongole fière ou la métamorphose matinale d'un macho photographe"

Pierre Boxberger (Viré - 71)

Prix coup de cœur du jury :

"Française"

Muriel Fèvre (Belfort - 90)

9 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

"La Mongole fière ou la métamorphose matinale d'un macho photographe"
Pierre Boxberger (Viré - 71)

"Réparer"

Claude Carré (Douchy-Montcorbon - 45)

"L'envol"

François Duvernois (Villeurbanne - 69)

"La trace"

Alexandra Estiot (Paris - 75)

"La chaise du coiffeur"

Cyril Gilbert (Paris - 75)

"Assiette anglaise"

"La femme à la cigarette"

Roland Goeller (Bègles - 33)

"Noucha"

Christian Thery (Levallois-Perret - 92)

"Petite mort"

Ludmila Safyane (Villeurbanne - 69)

32 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection :

"Vente par correspondance"

Jean-Pierre Blanpain (Bourg-de-Péage - 26)

"Refroidissement climatique"

Antoine Bouvier (Versailles - 78)

"La Mongole fière ou la métamorphose matinale d'un macho photographe"
Pierre Boxberger (Viré - 71)

"Le garçon qui marche"
Marie Cahen (Strasbourg - 67)

"La petite sourit"
Michel Caietti (Valensole - 04)

"Réparer"
Claude Carré (Douchy-Montcorbon - 45)

"La libellule déprimée"
Florent Cerou (Moulins-lès-Metz - 57)

"Le malentendu"
Sabine Desarnaud (Lacanau - 33)

"Chagrin chocolaté"
Sabine Dormond (Montreux - Suisse)

"L'envol"
François Duvernois (Villeurbanne - 69)

"Expat"
"La trace"
Alexandra Estiot (Paris - 75)

"Frère Philippe-Marie des hirondelles"
Martine Férachou (Saint-Junien - 87)

"Française"
Muriel Fèvre (Belfort - 90)

"Le carreau cassé"
"Le grand départ"
Marie-Anne Francois (Carhaix-Plouguer - 29)

"L'élégie de Fauré"
Claudia Friedrich (La Wantzenau - 67)

"La chaise du coiffeur"
Cyril Gilbert (Paris - 75)

"Assiette anglaise"
"La femme à la cigarette"
Roland Goeller (Bègles - 33)

"Fatale"
Marion Gonzalez (Auch - 32)

"Le sac du Touquet"
Michel Goudet (L'Hay-les-Roses - 94)

"Accords perdus"
Marie Lориoux (Poitiers - 86)

"L'attente"
Pierre Malaval (Annecy - 74)

"L'espoir du crocodile"
Claude Mamier (Albi - 81)

"Il"

Patrick Medaer (Evere - Belgique)

"Petite mort"

Ludmila Safyane (Villeurbanne - 69)

"Noucha"

Christian Thery (Levallois-Perret - 92)

"Rendez-vous"

Annick Tischler (Eckbolsheim - 67)

"Vingt ans avant"

Patrick Uguen (Houilles - 78)

"Le suivant sur la liste"

Jean-François Vielle (Rennes - 35)

"Dans son bocal"

Nadège Wlodarski (Paris - 75)

Prix Gaston Welter :

La trace

Il sera là dans quelques heures. Elle attend depuis des semaines. Des semaines à attendre qu'il soit possible de l'inviter. Ce temps a fini par venir ; elle l'a invité, il a accepté. Dans quelques heures il sera là. Tout est prêt. Une douche et elle se maquillera, s'habillera et lancera le feu sous les casseroles.

Le ménage, il ne restait plus que ça. C'est comme ça qu'elle est tombée sur la trace. Cette trace qu'elle ne veut pas qu'il voie. Elle ne veut pas avoir à lui dire. Elle ne veut pas avoir à lui mentir. Elle l'aime. La dernière fois, c'était il y a longtemps. Elle ne veut ni lui dire, ni lui mentir.

Elle doit faire disparaître cette trace. Alors elle frotte. Elle frotte de toutes ses forces, pulvérisant ce qu'elle trouve. Du produit pour les vitres, du produit pour la salle de bains, du produit pour le tartre, du produit pour les moisissures. Elle frotte. La trace résiste. Peut-être même devient-elle plus sombre. C'est la peinture qu'elle décape, pas la trace. Elle sait qu'elle n'a aucune chance. Que ce genre de tache, on ne peut espérer s'en débarrasser qu'en nettoyant tout de suite. Elle n'y avait pas pensé à ce moment-là. Elle n'avait pas pensé à la tache qui deviendrait trace. Elle l'avait oubliée quelque temps et quand elle l'avait redécouverte, elle avait décidé de ne pas y toucher. Pour se souvenir. Non pas de ce qu'il – l'autre – lui a fait. Elle est comme tout le monde, elle préférerait avoir oublié, oublié l'enchaînement, la succession, la suite. Les images, les bruits, les odeurs. L'âcre et le métal. La douleur. Elle préférerait avoir oublié et ne se souvenir que d'une chose : elle s'en est sortie.

Cette trace, elle avait décidé de la garder intacte. Mais ce soir, elle doit disparaître. Il la verra. Impossible de ne pas voir une tache de sang sur le mur blanc d'une entrée. Le sang, le sien, là depuis longtemps, que le mur ne peut qu'avoir aspiré instantanément. Elle se dit que même si elle y avait pensé tout de suite, elle n'aurait pas réussi à empêcher le mur de boire son sang. Et elle n'y avait pas pensé. Il ne lui demanderait certainement pas l'histoire de cette trace. Pas tout de suite. Il finirait peut-être par le faire ; s'il ne le faisait pas, la trace planerait entre eux. Elle ne veut pas lui mentir. Elle ne veut pas lui dire qu'elle a été victime. Elle préfère se penser coupable. D'avoir désiré cet homme. Celui qui lui a fait ça. Coupable d'avoir désiré un homme qui lui ferait ça, de lui avoir ouvert sa porte et le reste. Coupable de ne pas avoir dit non quand il était peut-être encore temps.

Ils se connaissaient bien. Elle préférerait pouvoir dire que ce n'avait pas été le cas. Qu'elle l'avait ramassé dans un bar ou ailleurs, que ce soir-là était le premier soir. Ce n'était pas le premier soir. Elle préférerait pouvoir dire qu'il l'avait coincée dans l'ascenseur. Qu'il avait profité de sa bonne éducation quand elle lui avait tenu la porte de l'immeuble alors qu'elle ne le connaissait pas. Ou qu'elle le connaissait, de vue, de voix. Qu'il était celui qui la sifflait, se touchait parfois à sa vue et qu'elle ne regardait pas, qu'elle n'écoutait pas et qu'elle marchait droit, droite et droit devant elle. Que celui-là avait fini par ignorer la frontière entre vouloir et pouvoir. Mais elle ne peut pas dire ça : elle le connaissait. Bien. Il était son amant, depuis quelque temps. Il aimait jouer et elle avec lui. Ce soir-là avait commencé avec un jeu, une étincelle dans son regard. Il lui donnait des ordres. Fais ceci, fais cela. Sec, net, précis. Si net et si précis qu'elle n'avait le choix qu'entre obéir et refuser. Pas d'alternative,

pas de tangente, pas d'interprétation. Obéir ou refuser. Elle avait obéi. Les ordres s'enchaînaient. Elle n'avait que le temps d'obéir, pas celui d'attendre le suivant. « Lève-toi ». « Coupe la musique ». « Enferme le chat ». « Va dans ta chambre ». « Déshabille-toi ». « Allonge-toi ». Ça l'avait amusée. Et quand il avait fini par lui faire l'amour, elle avait aimé ça. Coupable d'avoir joui ce soir-là. Il avait continué de lui donner des ordres, mais elle, elle avait fini de jouer et elle avait ri.

Après cette première gifle, elle s'était dit que jamais elle n'avait reçu un coup si violent. La suite fut bien pire et elle arrêta d'évaluer les degrés de la douleur. Elle ne comprit pas d'abord. Un homme qui vient de vous faire jouir si délicatement ne peut pas vous faire ça. C'est impossible. Quand, sans comprendre, elle avait admis, elle ne pensa plus qu'à limiter les dégâts, choisit de se laisser faire. Coupable. Coupable de s'être laissée faire, de ne pas avoir tenté de fuir, de ne pas s'être débattue, de ne pas avoir dit non.

Elle avait fini nue dans l'entrée. Nue sur le carrelage. Assise entre ses pieds ouverts de chaque côté de ses cuisses avec le souvenir de l'espoir qu'il ne toucherait pas cet endroit-là. Ailleurs, les traces disparaîtraient. Le sang sous sa peau se fermerait, les couleurs changeraient avant de disparaître, les coupures se resseraient, les brûlures laisseraient place à des cercles lisses sur sa peau. Peut-être cela prendrait-il du temps ; peut-être les devinerait-elle longtemps. Mais à ses yeux, à ceux des autres, elles disparaîtraient ; elles cesseraient d'exister. Mais là, à cet endroit-là, elle avait peur de ne pas pouvoir guérir.

Il ne l'avait pas épargnée. Le sang qui gagnait ses doigts alors qu'il était debout devant elle, ce sang était le sien et il venait de cet endroit-là. Il avait regardé ses doigts et semblé s'interroger sur la provenance de tout ce sang, ce sang épais, sombre. Quand il avait compris, il avait eu un mouvement de dégoût. Il avait essuyé ses doigts sur le mur blanc de l'entrée. Il avait regardé ses doigts encore tachés de sang et l'avait regardée elle. Haine ? Mépris. Il avait tendu sa main vers elle. « Lèche ». Ce qu'elle avait fait. Ce qui avait fait réagir son corps. Un spasme impossible à contenir. Elle avait vomi. Il avait bondi en arrière, réveillé. Elle avait vu de la peur dans ses yeux. De la terreur. Il n'était pas parti, il s'était enfui. Elle était restée là à s'interroger sur ce qui avait causé cette terreur. Ce ne pouvait être d'être celui qui l'avait mise dans cet état. Cet état, l'état de son corps, ce qui pouvait déborder, suinter, exsuder, s'écouler, sourdre, jaillir, éclabousser. L'atteindre. Ce ne pouvait qu'être ça.

Elle avait nettoyé. Nue, couverte de sang, elle était allée chercher un sac poubelle, une pelle en plastique et des essuie-tout avec lesquels elle avait poussé dans la pelle ses vomissements avant de les repousser de la pelle dans le sac poubelle. Elle avait rincé, et lavé. Rincé et séché. Elle s'était penchée sur le sol pour renifler, pour chercher la trace d'une odeur et nettoyer de nouveau après l'avoir trouvée. Après, elle avait pris une douche. En tirant le rideau, elle s'était demandé si elle devait le faire ; si elle ne devait pas appeler les flics et les attendre dans l'état exact dans lequel il l'avait laissée. Elle s'était vue assise nue sur le carrelage au milieu de son vomi. Elle ne s'était plus interrogée, avait laissé l'eau couler sur elle, l'eau dont le parcours lui disait tout de ce qu'il lui avait fait. Son visage, ses seins, son ventre, ses hanches, ses cuisses. Son sexe. La douleur avait fini par se faire moins vive ; elle s'y était habituée. Elle s'était séchée doucement, en plaquant la serviette sur son corps. Absorber. Surtout ne pas frotter. Elle s'était habillée et était partie pour l'hôpital. Ils appelleraient

les flics. Elle avait espéré qu'une infirmière resterait avec elle pendant qu'elle raconterait son histoire.

Elle s'était pliée aux examens, aux soins, avait répondu aux questions mais avait refusé de rester. Elle était rentrée et ce n'est qu'après quelques jours qu'elle avait fini par voir la trace. Elle était restée immobile à l'observer. Elle avait passé beaucoup de temps à l'observer, cette fois-là et les jours suivants. Elle avait décidé de la garder là, intacte. Jusqu'à ce soir. Ce soir, il fallait qu'elle disparaisse.

Elle n'arriverait pas à la faire disparaître.

La cacher. La cacher derrière un cadre. Des cadres. Un seul à un mètre du sol crierait « Soulève-moi », alors que plusieurs, tout autour de la trace, en irradiant, ce serait simplement une débauche de cadres. Elle est allée dans sa chambre, a ouvert le placard. Une pile de cadres, des petits sous-verre, chacun protégeant la photocopie d'une couverture de roman. Une vieille habitude : photocopier la couverture des livres qu'elle a aimés. Les mettre sous verre pour un jour en tapisser un mur. Ce jour est venu ; elle a trouvé le mur.

Elle les accroche sans réfléchir. Premier attrapé, premier suspendu. En tournant autour de la trace. Le dernier elle le posera sur la trace. Les cadres sont posés en pile, face contre terre. Elle ne veut pas les voir avant de les avoir accrochés, pour ne pas être tentée de trier. Elle n'a pas le temps. Les romans défilent devant ses yeux. Certains, elle a oublié les avoir autant aimés. Elle en attend d'autres, qui mettent du temps à se montrer. Elle se demande quand elle a commencé à photocopier et quels romans elle a lus avant ce début, quels romans risquent de manquer. Puis il n'en reste qu'un. Elle contemple longtemps le dos de ce sous-verre. Puis longtemps la trace. Elle cherche quelle couverture peut bien faire face au carrelage. Elle ne trouve pas. Plante le dernier clou, quelques centimètres au-dessus de la trace, soulève le cadre et l'installe en fermant les yeux, ses doigts guidant le crochet vers le clou. Elle ouvre les yeux. Hygiène de l'assassin. Oui.

Alexandra Estiot

1^{er} Prix d'honneur : Assiette anglaise

Barbarella35 ! Le pseudo apparait dès les premières lettres saisies. L'ordinateur garde en mémoire tout ce qu'on a pu lui dire auparavant. Trente-cinq ans ! D'accord, elle exagère un peu. Elle en a vingt-cinq à peine. A trente-cinq cependant, la pêche est meilleure, d'autres poissons se mettent à mordre, à balancer des trucs qui provoquent des poussées d'adrénaline. Elle titille un peu et raccroche. Elle ne raccroche jamais sans le sentiment d'avoir repoussé la limite un peu plus loin. Puis la vraie vie reprend ses droits, laver la vaisselle empilée sur l'évier et dormir en essayant de calmer les neurones, parce que demain !

Dans la vraie vie, Barbarella35 s'appelle Roxane et, quand, le soir, elle rentre chez elle, les bras chargés, la petite place est déserte. Elle s'empare du courrier et monte les trois étages sans ascenseur. Les poches de victuailles frottent contre le mur de la cage d'escalier. Au second étage, elle réarme la minuterie d'un mouvement d'épaules. Au troisième, elle dépose les poches devant la porte et s'escrime avec le trousseau de clés. La serrure est posée trop près du chambranle et le verrou claque. Elle jette le courrier sur la table et abandonne les victuailles à l'orée du coin-cuisine. Les poches s'affaissent sans qu'elle ne songe à les redresser. Son antre se compose de deux anciennes chambres de bonne, mansardées. Il donne sur la place où, tous les dimanches, se tient un marché.

Elle éparpille ses fringues sur le chemin de la minuscule salle de bains. Le robinet renâcle. L'eau est d'abord froide, à pousser un rugissement, puis brûlante, mais peu à peu l'odeur de métro se dissipe et son échine retrouve un peu de souplesse. Dans la vraie vie, Roxane tire le rideau à vingt heures trente passées, nue devant le grand miroir. La vapeur d'eau s'élève au-dessus de sa peau encore humide. Ses seins dessinent de savants points de rebroussement. Elle noue un grand drap de bain autour de sa poitrine et s'étend sur le ventre. Tels deux balanciers, ses pieds battent une mesure imaginaire. A gauche, son ordi, à droite, un grand plateau en plexiglas, avec paquet d'olives, fruits secs, courrier de la journée, assiette de charcuterie, pain en abondance et une canette de Coca. Par quoi commencer ? Il reste une demi-heure avant le rendez-vous avec Honoré38. Elle en profite pour faire des gammes sur le clavier tandis que FB livre de fausses indiscretions et de vrais selfies. Sa propre page, vierge, révèle à ses amis l'accablant constat de son inexistence virtuelle. Déserte comme la petite place délaissée. Pendant un instant, elle songe à afficher une vue de son plateau avec un commentaire bien tourné.

Les enveloppes publicitaires contiennent des échantillons de produits de beauté, d'autres, des factures. Quelques cabinets de recrutement ont répondu : « Nous avons le regret, blablabla, votre candidature ne correspond pas, blablabla. » Combien de refus à essayer avant de décrocher ne serait-ce

qu'une mission ? En attendant, elle continue les petits boulots, un mois dans un centre d'appels précédé par deux journées de formation au triple galop, quatre mois dans une boutique de chaussures pour remplacer un congé de maternité.

Elle dégoupille l'opercule de la canette et engloutit trois longues gorgées dont le pétilllement acide lui arrache des larmes. Une pression sur la télécommande libère des voix muselées dans un poste radio. Les types parlent presque sans respirer, comme si le silence était leur seul ennemi. Un tube de rap hâte la fin de leur conversation. Le rappeur crache des mots violents qu'elle n'écoute pas. Les publicités proposent des voitures neuves à des prix canon, prime à la casse déduite. Très peu pour elle et son quotidien de transports en commun, de gens entassés sur les quais aux heures de pointe, de trains annoncés avec du retard, de retards non annoncés, de regards obliques, de regards embarrassés. Elle appelle Cédric et baisse le volume de la radio, le regard accroché aux fissures qui lézardent le plafond. L'appartement est vétuste, il mériterait d'être refait, mais il présente l'avantage d'être situé en proche banlieue. La quatrième sonnerie précède une voix espiègle débitant un petit laïus qui se veut drôle. Faussement désinvolte, une autre voix l'invite à laisser son propre message après le bip sonore et lui rappelle, faveur insigne, la possibilité de le modifier en appuyant sur la touche « un ».

Pourquoi Cédric ne décroche-t-il pas ? Il n'a pas entendu, attablé dans un café ou un bistrot. Elle veut dire quelque chose mais les mots ne viennent pas. L'enregistreur tourne et n'emporte que sa respiration. Elle reprend du Coca, dévore trois rondelles de saucisson et parcourt les pages glacées d'un magazine de mode sur lesquelles se pavanent de grandes perches dégingandées, talons aiguilles et nippes chatoyantes faites pour montrer les seins. Lorsqu'elle a rencontré Cédric, elle portait jeans et baskets. Quelques pages plus loin, un article de société fait l'éloge de l'infidélité avec le meilleur copain de son mec. Tout le piquant de l'aventure consiste à dissimuler le larcin, mais de telle sorte que le mec en question l'apprenne par l'effet d'une indiscretion soigneusement préparée. Avec Romain, elle y songe parfois. Romain est un copain de fac retrouvé par hasard au Trocadéro. Il s'était souvenu d'elle et, depuis, vient régulièrement lui rendre visite. Il reste un moment, à bavarder, puis s'en va. Il n'a jamais rien tenté. Elle ne lui a jamais adressé de signe non plus. Peut-être devrait-elle. Selon Louise, c'est une question de pas à franchir. Louise, quant à elle, en avait franchi plusieurs à la fois.

Avec Cédric, elle a connu des instants heureux, à ne penser à rien, juste corps contre corps, comme un aboutissement. A chaque retrouvaille, elle cherche à réveiller la résonnance initiale. Elle a passé sa journée à la boutique de chaussures, un petit boulot en attendant. Trois mois qui s'éternisent. Des journées avec de longues périodes où il ne se passe rien, à rester debout et attendre que les clientes se donnent la peine d'entrer. S'amuser du spectacle de leurs mimiques, attendre qu'elles se décident et s'avancer vers elles, écouter l'exposé de leurs petites envies. « Je voudrais essayer celles-ci et, tenez, celles-là aussi, mademoiselle ! » Et elle, de courir à la réserve, mettre un genou à terre,

déballer les chaussures et en vanter les mérites, présenter un chausse-pied et les regarder marcher de long en large, écouter leurs réticences, remballer les paires dédaignées, puis assister à la signature désinvolte de chèques à plusieurs zéros avant de remettre en place les chaises dérangées et, en fin de journée, faire le compte de caisse. Elle tient la boutique de chaussures avec Louise et toutes deux s'entendent plutôt bien. Louise a une petite fille qu'elle élève seule. Pendant les temps morts, elle lui raconte ses histoires de fesses. Louise a plusieurs mecs, que parfois elle voit ensemble. Elle n'est avare ni d'audaces ni de détails. « Pourquoi ne viendrais-tu pas un soir, qu'est-ce que tu t'emmerdes avec un mec qui n'est jamais là autrement qu'au bout du fil. On ne baise pas avec un Smartphone ! »

Un homme traverse la place en bas. Il tient un chien en laisse. Le chien court de long en large. Les ombres de l'homme et du chien tournent lentement au passage des réverbères. Cap sur le tchat ! Roxane est devenue Barbarella35 un soir d'assiette anglaise. Dans le champ destiné à la présentation, elle avait noté : « un goût prononcé pour les confitures ». Des 34 autres Barbarella, elle n'en a jamais croisée une seule. Le tchat compte quelques 15000 abonnés, 150 connectés, dont 15 filles. Un certain Loup-garou propose un plan cul à qui veut l'entendre. Roxane ne déteste pas les types qui annoncent la couleur, chacun au moins sait à quoi s'en tenir. « Je brûle d'impatience », répond-elle, avant de s'absenter. Le tchat est mis en icône, réduit à un petit rectangle qui clignote dans la barre des menus. Elle en profite pour consulter quelques CV en ligne. Les sites proposent des formulaires de plus en plus longs et sophistiqués. Peaufinés par des bataillons de consultants. La prochaine génération de CV comportera une identification par l'ADN. Les recruteurs ne rencontrent plus que des candidats capables de résister à l'épreuve des CV. Pour finalement retenir une nana qui leur a tapé dans l'œil. Ils décrivent cela comme de l'empathie. « Il faut comprendre les employeurs, ils veulent s'entourer de collaborateurs en qui ils peuvent avoir toute confiance. » Au dernier entretien, Roxane avait merdé. A références égales, jeans et baskets ne génèrent pas beaucoup d'empathie lorsque la concurrence aligne tailleurs et talons aiguilles. La prochaine fois, elle se présentera en Barbarella35. Après tout, l'étalon bien monté est peut-être recruteur !

Peut-être Cédric figure-t-il parmi les 135 pseudonymes bleus. Il est vingt et une heures, Honoré38 sort du bois, ponctuel. Il attend bien sagement qu'elle lui fasse signe. Elle lui raconte sa journée à la boutique. Elle ne donne pas d'indication de lieu. Honoré la relance par des questions, il demande des précisions, il l'écoute. Un autre Loup-garou rôde un peu plus loin. Elle éteint l'écran, le lendemain il y aura des bourgeoises à chausser. A l'horloge, il est vingt-deux heures. Louise est sans doute en plein Kâma-Sûtra, version débutante confirmée. Sur le plateau lorgnent les dernières rondelles de saucisson. Romain n'a pas donné signe de vie depuis plusieurs jours. En bas sur la place, l'homme au chien passe dans l'autre sens, pressé de rentrer.

2^{ème} Prix d'honneur : **La Mongole fière** **ou**

la métamorphose matinale d'un macho photographe

Trente janvier. Huit heures vingt. Un jour gris et glacial se lève avec peine sur la ville. Pas un jour pour faire de belles photos. Mais qui sait...

Depuis le moment où je suis descendu de la rame de métro puis ai emprunté l'escalator, je me suis retrouvé juste derrière une personne formidable qui, étonnamment, à chaque bifurcation, s'est dirigée toujours dans la même direction que moi tout en me précédant de quelques pas. Après être sortie à l'air libre sur la place Lecourbe, elle a emprunté le passage Voltaire, la rue Camille Desmoulin, puis a obliqué sur sa droite pour s'engager dans l'avenue Victor Hugo. Exactement comme si elle voulait se rendre à mon studio.

Formidable, cette personne, en vérité. Ou plus exactement majestueuse. Elle doit bien mesurer quinze centimètres de plus que moi et sans doute me dépasser d'un bon demi quintal. Et je suis loin d'être un gringalet, moi, l'ancien adepte des salles d'haltérophilie, des pelouses des stades de rugby et client assidu du T-Bone Steak où se consomme paraît-il un bœuf entier chaque jour, un scandale pour les défenseurs des droits des animaux et de l'environnement. Mon champ de vision est presque entièrement occupé par le corps gigantesque de la dame, mais je ne suis finalement pas fâché d'être contraint de la suivre, car je suis fasciné par ce postérieur énorme qui ondule juste devant moi. J'ai rarement vu un tel empâtement auparavant, sauf peut-être autrefois quand j'étais étudiant à la Photography Hight School et que j'étais les dimanches après-midi à la recherche du cliché du siècle dans les rues de New York et de Chicago, ces contrées fascinantes et lointaines où tout est démesure. Lorsque la femme croise un passant, celui-ci, après un regard mêlé de surprise et de crainte, se voit contraint de risquer un instant sa vie pour descendre du trottoir et affronter la circulation dangereuse de ma ville chérie et trépidante. Elle marche d'un pas alerte, j'imagine qu'elle est dotée de muscles solides, cachés bien au chaud sous l'épaisseur d'une enveloppe naturelle constituée de tissus que j'ose intérieurement qualifier d'adipeux.

Je sais, vous avez raison, penser des choses pareilles, c'est mal, j'ai honte, il faudra bien que je change, un jour...

Je m'interroge sur ses vêtements . Elle est coiffée d'un bonnet de laine en patchwork rose et bleu de la forme et de la taille d'un obus de la grosse Bertha, et au sommet duquel s'agite un pompon vert au goût exotique, il faut bien tout cela pour protéger sa grosse tête ronde du froid mordant qui nous agresse ce matin. Moi-même, j'ai enfilé une chapka en véritable fourrure de renard bleu qu'une galeriste filiforme et amoureuse de moi (comme toutes les filles, je suis tellement... enfin, vous comprenez) m'a offerte lors de mon dernier

vernissage à Moscou. Une honte et une provocation pour les écologistes et autres défenseurs de la nature.

Je sais, vous avez raison, il faudra vraiment que je change, un jour...

Son anorak de nylon aux larges rayures horizontales multicolores me fait penser aux spinnakers tout gonflés de jolie brise des monocoques en partance pour la Route du Rhum. Il crisse dans le balancement alternatif de ses bras aux diamètres respectables. A un moment, je me demande où elle peut bien avoir acheté cette étonnante jupe distendue par son derrière majestueux ; qui peut vendre ça ? Une entreprise de tentures ? Un fabriquant de yourtes ? Un spécialiste en chapiteaux ? Un maître voilier ?

Je sais, vous avez raison, mes propos sont honteux, il faut vraiment que je change...

L'air est glacé, et des volutes de vapeur blanche s'échappent de sa tête. A ce train-là, peut-être s'essouffle-t-elle un peu ? Il me semble maintenant l'entendre haleter comme la Lison, la fameuse locomotive dont Jean Gabin était le mécanicien dans le film de Jean Renoir La Bête humaine. Marcherait-elle au charbon ?

Je sais, je sais, comme il disait... Oui, vous avez raison, cela n'a que trop duré, je dois changer...

A chaque pas, j'entends le frottement de ses collants rouges et épais au niveau de ses cuisses gigantesques. Je me prends à imaginer qu'elle doit maintenant être bien chargée en électricité statique, et je crains d'être brusquement aimanté par son corps si je m'approche un peu trop, à la manière du petit morceau de papier qui se soulève et va se coller sur la règle de plastique de l'élève espiègle et inattentif, règle que celui-ci a longuement frottée sur la manche de son pull pendant un cours de vivre ensemble dispensé par une institutrice âgée et ennuyeuse.

Je sais, vous avez raison, ces rêveries sont inélégantes, il faut absolument que ça change...

J'aimerais bien apercevoir l'autre face du personnage, son visage, mais aussi la poitrine formidable qui lui est sans doute indispensable pour équilibrer l'ensemble et lui éviter une chute en arrière sur son fabuleux postérieur. Un monocoque de cinquante pieds en partance pour la Route du Rhum cache lui aussi sous sa ligne de flottaison un ou deux bulbes gigantesques.

Je sais, vous me trouvez ignoble, et vous avez bien raison, mais je vous le promets, je vais changer...

Comment la dépasser sur cet étroit trottoir ?

A mi-avenue, l'occasion se présente, le passage s'élargit, juste devant le petit square de la Paix où jouent quelques bambins emmitoufflés. J'en profite pour allonger le pas, dépasser la dame en imitant l'homme pressé et prendre quelques dizaines de mètres d'avance. Puis je simule une panne de lacets,

m'accroupis et resserre les nœuds tandis que les pas rapides de la pesante femme se rapprochent, faisant vibrer le sol et s'agiter le gravier du square autour de moi. Je pense un bref instant à Jurassic Park, pendant l'approche angoissante du tyrannosaure.

Je sais, vous avez raison, c'en est trop maintenant. C'est promis, tout va changer.

Je peux jeter un coup d'œil furtif. C'est une fille jeune, de type asiatique, son visage est avenant et elle me sourit avec un charme désarmant lorsqu'elle arrive à ma hauteur. Je suis alors envahi de honte d'avoir eu toutes ces pensées monstrueuses lorsque je marchais derrière elle, un instant plus tôt.

Et si le jour où je changeais était enfin arrivé ?

Elle a le teint cuivré et les pommettes saillantes. Ses traits sont très fins, et malgré sa silhouette incroyable, je la trouve énigmatiquement belle. Envoûtante. Sublime. Photogénique. Une fille de Mongolie, apparemment, d'après mes connaissances anthropologiques basées principalement sur les documentaires que je subis chaque nuit à la télé, moi, l'insomniaque maladif. Elle me semble enjouée et gaie, décomplexée, ce qui est somme toute préférable lorsque l'on considère avec sang froid son gabarit hors normes. Fière également, intensément heureuse, en tout cas. Je réalise soudainement que depuis le début de ma carrière, je suis passé à côté de tout, je n'ai jamais photographié que des filles post ados filiformes et anorexiques, aux visages inexpressifs et aux regards sombres, vêtues de tenues hors de prix. De pauvres filles martyrisées par des imbéciles de mon espèce, et rendues par notre faute à tous ridicules de tristesse et d'ennui... Ces mannequins célèbres me paraissent si laides, soudainement...

Ne viendrais-je pas de changer ?

La fille enjouée me dépasse, je me relève et reprends ma marche rapide sur ses talons. Elle traverse l'avenue, s'engage dans la rue des Cheminées, celle à l'extrémité de laquelle se situent mon agence et mon studio. Je m'en serais douté.

Elle est si belle, cette femme, en vérité. Si magique. Elle m'ensorcelle. Je pense à la Vénus de Rubens, la jeune fille du tableau du Muséum de Vienne, qui fait sa toilette nue devant son miroir, rayonnante, décomplexée, toute en rondeurs gracieuses. Autrefois, ces formes étaient un atout. Les canons du 17^{ème} siècle étaient enrobés. Alors pourquoi cette dictature de la minceur, voire de la maigreur, imposée aux femmes de notre époque par de sales types comme moi ? Tant de sacrifices. Tant d'efforts. Tant de souffrances. Et tant de culpabilité si l'on n'y parvient pas... Il y a déjà tellement d'humiliations sans cela, de la part des mâles... Et on en rajoute une couche avec ça.

M'aurait-elle métamorphosé ?

Soudain, une idée folle me traverse l'esprit : et si je l'invitais à monter pour une séance de poses ? Mentalement, je répète en anglais (une fille

comme elle ne peut parler qu'anglais, elle est tellement exotique, me dis-je), la proposition que je m'apprête à lui faire.

Oui, le jour où j'ai changé est enfin arrivé.

Mais alors que nous ne sommes plus qu'à quelques mètres de l'agence, il me semble voir les semelles de ses bottines luire de manière étrange. Puis de petites flammèches s'échappent de ses talons. Un bruit de chalumeau, suivi de deux grandes lueurs bleues et jaunes, aveuglantes, qui s'engouffrent sous sa jupe. L'impensable se produit. Mon horizon féminin de ce matin quitte le sol et s'élève lentement dans l'air glacé du petit jour. Je vais découvrir la belle par le dessous.

Vide !

La fille gigantesque est vide. Son corps immense n'est en réalité qu'une fine enveloppe de peau tendue et recouverte de tissu bon marché. Rien à l'intérieur. De l'air. Du gaz invisible. Les flammes qui jaillissent de ses talons réchauffent rapidement son volume intérieur, et elle s'élève de plus en plus vite, de plus en plus haut. Un gracieux et léger ballon multicolore dans le ciel gris. Quelques instants plus tard, ma Mongole fière a disparu au-dessus des immeubles.

J'ai enfin changé.

- Dis donc, Christophe, qu'est-ce que tu regardes comme ça ? interroge alors une voix familière.

C'est Leïla, mon assistante éclairagiste, mon employée modèle et préférée, ma filiforme adorée, qui fume sa première cigarette du matin sur le trottoir..

Je redescends brusquement de mes rêveries. J'avais quelques doutes depuis un moment, mais maintenant, c'est certain, fréquenter des maigrichonnes toute la sainte journée m'a dérangé le cerveau.

- Oh, heu, rien, c'est le ciel... enfin je... bonjour, ma chérie. C'est juste que... que je crois qu'aujourd'hui... il va neiger.

Pierre Boxberger

Règlement Général 2019

<http://prix-gaston-welter.com>

Envoi des textes : du lundi 4 mars au vendredi 28 juin 2019

Lauréats prévenus pour le 29 novembre 2019

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle "Gaston Welter" - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première œuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).

Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle "Gaston Welter"
Hôtel de Ville
Service culturel
57525 TALANGE

5. Date limite d'envoi

Les envois doivent parvenir à Madame la Présidente à partir du **lundi 4 mars 2019** et ce jusqu'au **vendredi 28 juin 2019 inclus**.

6. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1^{er} Prix : 400 euros + 50 exemplaires de la brochure

2^{ème} Prix : 250 euros + 25 exemplaires de la brochure

3^{ème} Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

7. Résultats et cérémonie de remise des prix

Les lauréats, uniquement, seront prévenus des résultats au plus tard le 29 novembre 2019.

Les auteurs seront conviés à assister à une rencontre autour de la nouvelle au cours de laquelle les trois lauréats seront honorés.

8. Internet

Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

www.talange.com et <http://prix-gaston-welter.com>

Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet et dans le recueil des résultats.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service Culturel de la Ville de Talange :

03.87.70.87.83 ou culturesports@mairie-talange.fr

Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...).

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.

PRIX DE LA NOUVELLE GASTON WELTER 2019

DATE LIMITE D'ENVOI : 28 JUIN



Mairie de TALANGE
03.87.70.87.83
culturesports@mairie-talange.fr
Règlement sur prix-gaston-welter.com

